

C. R. BIBLIOTHECA UNIVERS. IAGELL. CRACOVIENSIS
27489
Kat. Kom.
II Mag. St. Dr.
P

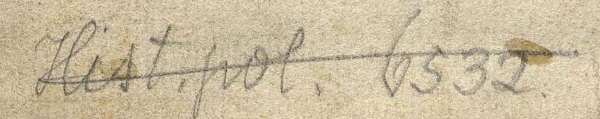

V
B J
C

1708.

ORAISON FUNEBRE

DE

STANISLAS I.



ORAISON FUNEBRE

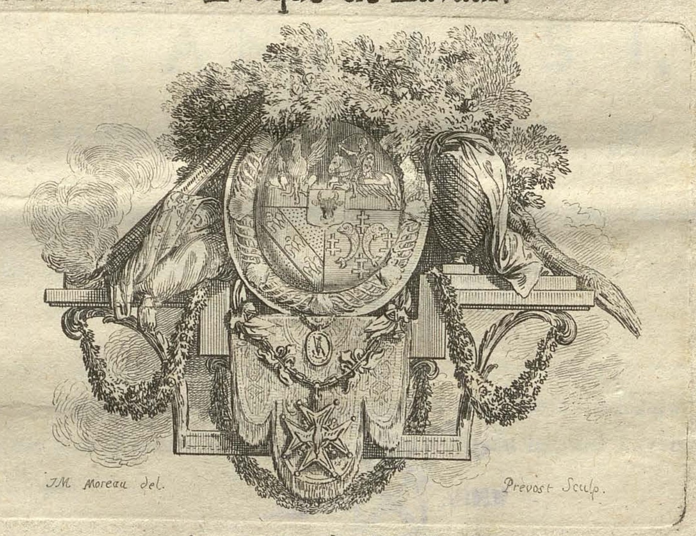
DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE

STANISLAS I,

Roi de Pologne, Grand-Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar :

Prononcée dans l'Église de Paris le 12 Juin 1766 ;

Par Messire JEAN DE DIEU-RAIMOND DE BOISGELIN DE CUCÉ, Evêque de Lavaur.



A PARIS,

De l'Imprimerie de HERISSANT *Père, Imprimeur du Cabinet du Roi,*

Chez HERISSANT Fils, Libraire, rue saint Jacques.

M. DCC. LXVI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



C. N. Cochin filius delin. 1766. B. L. Prevost Sculp.

ORAISON FUNEBRE
DE
STANISLAS I,
ROI DE POLOGNE, &c. &c.

Salvabis me à contradictionibus Populi mei : cuſtodies me in caput Gentium : Populus, quem ignoro, ſerviet mihi.

Seigneur, vous me ſauverez du milieu des contradictions de mon Peuple : vous conſerverez mon rang parmi les chefs des Nations : un Peuple qui m'eſt inconnu me ſera ſoumis. Ces paroles ſont tirées du ſecond Livre des Rois, Ch. 22. ℣. 44.

MONSEIGNEUR, Monſeigneur le Dauphin.

Quelle ſuite étonnante de révolutions préſente d'abord à nos yeux la vie de Stanislas Leczinski! Comme la Providence ſe joue des choſes humaines! Elle

donne les ſceptres; elle les ôte: elle les donne; elle les ôte encore. Deux fois STANISLAS eſt Roi; deux fois il eſt repouſſé loin du trône: & tantôt Souverain, tantôt proſcrit & fugitif, ſouvent ſans aſyle comme ſans patrie, égaré dans tous les coins du monde, emporté par le torrent des circonſtances & des temps plus violemment qu'aucun homme ne le fut jamais, il paroît, il diſparoît ſur la ſurface de l'Europe, comme un vaiſſeau battu par la tempête au milieu des mers. L'influence de ſes inquiètes deſtinées ſemble ſe répandre d'une extrémité de la terre à l'autre; & comme ſi la ſcène du monde ne s'ébranloit que pour le ſauver ou pour le perdre, les agitations du Nord, celles du Midi, celles de l'Europe entière, font renaître tour-à-tour ſes eſpérances & ſes craintes: on diroit qu'une fatalité ſecrète agiſſant ſans lui, malgré lui, tient ſa fortune enchaînée à celle de tous les Peuples & de tous les Rois. Un ſeul homme eſt placé par la Providence au centre de tous les mouvemens dont ſon ſiècle eſt agité.

Mais quel autre ſpectacle plus admirable vient repoſer nos regards fatigués par la vue de ces viciſſitudes rapides? Un vieillard vénérable, entouré d'une foule de ſujets ſoumis dont il eſt le père, tranquille au milieu des diviſions dont la terre ne ceſſe point d'être affligée. La Diſcorde frémit autour de lui ſans pouvoir l'atteindre; il eſt aſſis ſur un trône que rien ne peut ébranler: c'eſt le Prince de la paix.

C'eſt STANISLAS encore: c'eſt lui dont la vertu

toujours égale a lassé l'inconstance des événemens ; lui que la fortune respecte aussi long-temps qu'elle l'a persécuté. Quoi ! la carrière de sa vie, qui sembloit remplie par cette longue suite de révolutions, s'étend, se renouvelle, & présente un si long espace au bonheur ! STANISLAS, après avoir vécu, comme David, dans le tumulte & les combats, régne, comme Salomon, dans le calme & la sécurité. *Le Seigneur l'a délivré des contradictions de son Peuple : il a conservé son rang parmi les chefs des Nations : il a soumis à son empire le Peuple qu'il ne connoissoit pas.* Né sur les bords de la Vistule, il donne des loix à la Lorraine : la France est sa patrie, & la maison de nos Rois est sa famille.

O le plus fortuné des mortels ! *La Providence a veillé sur lui, comme la mère la plus tendre sur l'enfant chéri qu'elle a porté dans son sein.* Elle lui donna dans sa jeunesse le loisir & la liberté, l'ardeur de s'instruire & l'exemple de ses pères pour former toutes ses vertus : elle les éprouva dans la force & la maturité de l'âge : elle les a couronnées dans la vieillesse. *Isaïe, C. 46. ỷ. 3 & 4.*

Que la vie du reste des hommes soit circonscrite dans les bornes d'un état auquel ils sont consacrés, d'un pays qui les a vu naître ; que les leçons d'un maître leur enseignent des devoirs uniformes & des vertus connues ; que la voix plus impérieuse des mœurs & des usages forme ou corrompe leurs ames, enchaîne leur caractère, & captive sur une ligne tracée leurs sentimens & leurs actions. STANISLAS a parcouru dans toute son étendue, a tou-

ché, pour ainſi dire, dans tous ſes points, le cercle des conditions mortelles. Il eſt l'égal de tous les hommes, & de ceux qui vivent ſur des trônes, & de ceux qui gémiſſent ſous le joug des plus dures adverſités. Il eſt entré dans la lice pour ſe meſurer avec tous les combattans ; il eſſaie toutes ſes forces ; il déploie toutes ſes vertus. A la gloire des héros, qui conſiſte à braver les périls, à ſoutenir les diſgrâces, il unit celle des Rois, qui conſiſte à rendre un peuple heureux. Pendant trente ans, c'eſt le Juſte aux priſes avec la Fortune : pendant trente ans, c'eſt le Sage ſur le Trône.

Après avoir donné de grandes leçons à tous les hommes dans les viciſſitudes de ſa vie, il donne à tous les Souverains de grands exemples dans la douceur & la ſageſſe de ſon règne.

Admirons les deſſeins de la Providence ! car STANISLAS conſidéré dans l'une & l'autre fortune, eſt né pour rendre plus ſenſible à nos yeux l'action de cette Providence qui gouverne le monde. Admirons le triomphe de la Religion ! car c'eſt elle qui donne la conſtance toujours égale, & ce courage ſurnaturel qu'aucun événement humain ne peut abattre. Elle met dans le cœur des Rois les penſées utiles, & les ſages conſeils : elle bannit également les craintes, par qui l'ame eſt flétrie, & les illuſions qui l'égarent : elle eſt la conſolation la plus aſſurée dans les diſgrâces, le guide le plus fidèle dans les proſpérités : elle inſpire, dirige & perfectionne toutes les vertus. STANISLAS en fit la règle, le ſoutien, l'ornement de ſa vie ; & les

hommes

hommes de tous les rangs trouveront un modèle tracé pour eux dans le récit des vertus à jamais mémorables de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, STANISLAS LECZINSKI, Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar.

MONSEIGNEUR, quatre mois ſont à peine écoulés, depuis que les malheurs de la France & les vôtres vous ont amené pour la première fois à ces triſtes cérémonies. La ſenſibilité naturelle de votre cœur commence à s'exercer par des épreuves cruelles; & ce funèbre appareil renouvelé ſous vos yeux, en honorant la mémoire de votre Biſaïeul, vous rappelle encore la perte d'un Père. L'un vous apprit par quelle ſageſſe un Dauphin peut contribuer à la tranquillité de l'État, & partager l'amour de la Nation : l'autre vous apprend par quelles vertus un Roi peut s'élever à la véritable gloire; & la Religion, s'empreſſant de former votre ame dans vos jeunes années, raſſemble en un ſi court eſpace de temps toutes les grandes leçons qui doivent vous guider dans la carrière que vous avez à parcourir.

PREMIERE PARTIE.

LE dernier ſiècle avoit vu changer la face de l'Europe. Les guerres civiles & les guerres étrangères, le progrès des opinions, & le changement des mœurs, avoient altéré, détruit, ou perfectionné la conſtitution de preſque tous les États. La Pologne ſeule ſembloit avoir conſervé le même eſprit & le même gouvernement. AUGUSTE conduiſoit

avec un art difficile un Sénat jaloux, des Grands indépendans, & une Noblesse inquiète : il s'efforçoit de poser l'autorité royale sur des fondemens solides : il étendoit par des traités heureux les possessions de la République : il concilioit les factions acharnées : il enchaînoit les plus puissans par ses bienfaits : il familiarisoit les yeux de la Nation avec l'éclat d'une magnificence jusqu'alors ignorée. AUGUSTE régnoit avec gloire ; & STANISLAS jouissoit de la tranquillité de sa patrie, & du rang de ses pères.

Issu des anciens Souverains de la Bohème, il comptoit parmi ses ancêtres ces chefs illustres, qui les premiers apportèrent le Christianisme dans la Pologne encore barbare.

Jablonouski son aïeul fut long-temps le soutien, le vengeur & l'arbitre de l'État. Deux fois il donna des Rois à son pays ; deux fois il refusa de l'être.

Raphael Leczinski son père, sage & valeureux Républicain ! quelle gloire il acquit dans les combats ! quelle autorité dans les conseils & dans les assemblées ! Lui seul, entraînant par son éloquence la République divisée au secours de l'Empire ébranlé, prépara les victoires de Sobieski : lui seul, ami de ses Rois, & plus ami de sa Patrie, sut également les conseiller, les reprendre, & les servir.

Formé sous son aïeul & sous son père, instruit par leurs leçons, guidé par leurs exemples, Staroste, Nonce & Palatin dès ses premières années, STANISLAS parut à

peine, & ses jeunes mains sembloient déja chargées du destin de l'État. Déja un illustre Écrivain « l'appeloit » l'honneur de la Pologne, les délices du genre humain, » l'objet unique de l'amour des peuples ; car il faut, *disoit-* » *il*, que notre siècle s'enorgueillisse de l'avoir vu naître : » il est la joie & l'ornement de la Patrie. Qui pourroit » le voir sans l'aimer, ou l'entendre sans admiration? » Tel est, *ajoutoit-il encore*, le privilége de la vertu, » qu'elle franchit les bornes du temps. Son enfance n'a » rien eu de foible ; sa jeunesse a la substance des fruits » de l'âge mûr : on diroit qu'avec le sang il a reçu l'ame » de ses pères. Tout est grand dans STANISLAS ; sa » naissance, son ame, ses talens, ses vertus : il est l'espé- » rance & l'attente de ses concitoyens » (*a*). Ainsi Zaluski consignoit à la postérité ce premier cri de l'opinion publique, qui pressent, annonce & décide les destinées des grands hommes : & STANISLAS n'avoit pas encore vingt ans.

Zaluski, Evêque de Warmie.

Lettre en date du 11 Septembre 1696.

Bientôt vinrent ces temps périlleux qui, déconcertant le courage du grand nombre, exercent si violemment le cœur de l'honnête homme. Un Roi sans expérience est monté sur le trône de Suéde. Trois puissans Princes

---

(*a*) Per Stanislaum Leczinski capitaneum Odolanoviensem, unicum Generalis-majoris Poloniæ filium... deliciæ generis humani, decus Poloniæ, patriæ communis amor vocatur. Ponendus semel in superbiam nostri sæculi, gaudium universæ plebis ; nam videre eum sine amore, audire sine admiratione nemo potest. Virtutis privilegio ætatis limites transgressus, parem natalibus sortitus indolem, nihil in tenerâ ætate tenerum, nihil puer immaturum exhibuit. Omnia in eo summa, genus, genius, ingenium, virtus, spes omnium & expectatio. *Andr. Chris. Zaluski. Tom. II. pag.* 82, 83.

ont dit : Opprimons ſon enfance : accablons ſa foibleſſe : réparons les fautes de nos pères.

Mais excité par l'injuſtice, emporté par la vengeance, Charles XII *eſt un jeune lion qui ſe jette ſur ſa proie : il l'abbat ; il la déchire ; il ſe repoſe ſur elle en la dévorant. Eh ! qui pourroit la lui ravir (a) ?* Ce nouvel & terrible Alexandre s'eſt élancé tout-à-coup de ſon rivage ; le Royaume de ſes pères n'a pu le contenir, & ne doit plus le poſſéder. Il n'a point d'États à gouverner ; il n'a que des ennemis à vaincre. Déja le Danemarck s'eſt tu devant lui : déja fuit à ſon aſpect un peuple entier de Moſcovites, tranſplanté ſous les murs de Narva : vingt mille, trente mille, quatre-vingt mille ſont renverſés. Les Saxons, plus aguerris, tantôt combattent & ſont vaincus, tantôt fuient épouvantés. Charles n'a pas ſeulement la valeur en partage ; il a le don des Héros, celui d'agir fortement ſur l'ame des autres hommes. Le cœur de ſes Officiers, de ſes Soldats, celui même de ſes ennemis eſt dans ſa main : il donne l'intelligence, le courage, ou la crainte. Son bras combat, & ſon génie s'élève : ſon œil ſerein perce à travers la ſombre horreur & la confuſion des batailles. Il a les vertus ; il a les vices des Conquérans. Puiſſant par la victoire, & libre en ſes vengeances, il couvre, occupe, embraſſe la Pologne entière : le poids de ſes armées, le poids de ſon nom écraſe la République : rien ne lui réſiſte, & rien ne l'appaiſe. Le trône eſt vacant ; le trône eſt rempli : & le jeune Palatin

Diviſions de l'armée des Ruſſes.

(a) Catulus leonis Juda : ad prædam, fili mi, aſcendiſti : requieſcens, accubuiſti ut leo...... Quis ſuſcitabit eum ? *Gen. C.* 49. ℣. 9.

de

de Posnanie est étonné de se voir le rival & le successeur de son Souverain.

Hélas! des malheurs de STANISLAS le premier est d'être Roi. La Pologne ravagée étoit devenue la proie des Nations; elle ne distinguoit ni ses enfans, ni ses alliés, ni ses ennemis. Tous la déchiroient, la détruisoient à l'envi: tous étoient étrangers pour elle. Et voilà que deux Souverains se disputent encore le triste droit de dominer sur sa cendre, & de partager ses débris.

Ah! si STANISLAS en ce moment, n'est pas le plus malheureux des hommes; s'il a pu goûter, au milieu des gémissemens universels de sa patrie, le plaisir barbare de régner sur elle; détruisons les honneurs que nous préparions à sa mémoire: oublions soixante ans de vertus. Que les Orateurs s'imposent silence! Prêtre du Dieu vivant, suspendez ces sacrifices solemnels: nous verserons sur lui le sang de l'Agneau dans le secret du sanctuaire. Et vous, Princes & Grands, qui devez à la France l'exemple de la soumission! & vous, Peuple, que votre amour pour vos Rois a rendu célèbre entre les autres peuples! allez, retirez-vous; abandonnez ces fatales & trop pompeuses cérémonies, qui semblent consacrer l'injustice & l'ambition.

AUGUSTE, STANISLAS, rivaux infortunés! quel est celui des deux que l'équitable postérité doit plaindre? quel est celui qu'elle doit condamner? Dira-t-elle, avec cette sévérité tranquille qui met chaque homme à sa place: Celui-ci fut la victime d'une première ambition. Les

torts de ſon jeune âge ont fait long-temps le malheur de ſa vie ; il viola les ſermens qu'il avoit faits à ſon Souverain. Dira-t-elle? Celui-là s'égara dans les communes penſées des Rois : il crut avec leur rang avoir reçu leur puiſſance ; il viola le pacte de ſon élection.

MONSEIGNEUR, le ſang de STANISLAS, le ſang d'AUGUSTE coule également dans vos veines : ces grandes querelles ſe ſont paſſées entre des Rois vos ancêtres : deux maiſons long-temps oppoſées ſe ſont réunies pour contribuer au bonheur de la France ; & quand nous liſons aujourd'hui le récit de leurs rivalités, de leurs ſuccès, & de leurs diſgrâces, nos cœurs partagés ne ſavent plus pour quelle cauſe il leur reſte des inquiétudes à concevoir, & des vœux à former.

Je dirai donc ſans crainte, comme ſans partialité, ce que l'hiſtoire nous revèle : n'en croyons point les intérêts d'un jour, ni les préjugés qui ſe combattent ; le temps des factions, des manifeſtes & des erreurs eſt paſſé.

Non, ce n'eſt ni dans le caractère & la conduite d'AUGUSTE, ni dans le cœur de STANISLAS, que vous trouverez la ſource de ces étonnantes révolutions. L'un, courageux, actif, patient, politique intelligent autant que guerrier habile, Prince, au reſte, rempli de grandeur & de généroſité, fut connu par les talens, & même, s'il le faut dire, par les défauts qui rendent un Souverain agréable à ſa Cour & à ſa Nation. L'autre, déplacé dans le déſordre des guerres civiles qui laiſſent peu d'exercice aux vraies vertus, aſſez courageux pour tout ſouffrir,

trop ſage pour entreprendre les grands & ſoudains changemens, fait pour ramener l'ordre par ces moyens paiſibles qui ſont approuvés des hommes éclairés, ennemi de ces moyens violens que le vulgaire admire, & ne reſpirant dans l'ardeur même de ſon jeune âge que les vrais intérêts & la tranquillité de ſa Patrie, étoit né pour être le meilleur des citoyens, comme le meilleur des Rois : ſes malheurs, ceux d'AUGUSTE, & ceux de la Pologne furent la ſuite de la conſtitution même de l'Etat.

Car depuis que dans cette noble & malheureuſe démocratie, le droit d'oppoſition, reſpecté d'abord comme le cri de la liberté, eſt devenu la réclamation toujours efficace des Puiſſans contre la loi qu'ils redoutent ; depuis que l'activité des Diètes eſt ſans ceſſe anéantie par le vœu d'un ſeul Nonce qui dit, *Je m'oppoſe ;* depuis que l'impuiſſance des aſſemblées légales a forcé de recourir à des confédérations militaires, & que l'inconſtante jalouſie des Chefs de parti troublant ou dirigeant l'action des Conſeils & des Tribunaux a tranſmis à la République tous ſes mouvemens ; parmi ces excès de l'ambition, ces délires de la liberté, qu'on me diſe où ſont les loix? où réſide la puiſſance? quelle eſt l'élection légitime, & quelles en ſont les formes? quelle eſt l'autorité durable, & quels en ſont les appuis?

VETO.

Au milieu d'un champ enſanglanté, je vois un Trône mobile, incertain, qui ſemble repouſſer ſes Rois : je vois l'ordre équeſtre troublé par la fureur ; le Sénat ſouvent forcé de ſe dérober à la fière impétuoſité de la No-

blesse, le vœu du grand nombre étouffé, l'unanimité même méprisée, & la force, souveraine toujours prête à s'élever sur les débris de la constitution régulière, tantôt soulevant de tous côtés la nation divisée, tantôt subjuguant la République par la main d'un vainqueur étranger. Elle devient le seul juge, le seul arbitre des troubles qu'elle a causés; elle seule enfin peut pacifier une Nation qui ne sauroit être tranquille qu'alors qu'elle est vaincue toute entière.

Le Prince de Conty.

Ainsi l'emporte AUGUSTE sur un Prince de la maison de France, que la Nation presque réunie appeloit au Trône: ainsi la guerre élève, soutient, abbat successivement AUGUSTE & STANISLAS. Tantôt la Suéde & tantôt la Russie commandent dans le champ d'élection. A la présence de Charles victorieux la Nation à moitié dispersée, à moitié contenue par la terreur, trop foible pour résister, trop désunie pour reprendre sa force, éprouve tout-à-coup en elle-même, comme un déchirement universel. Dans le bouleversement de toutes les parties de l'Etat, dans l'anéantissement de toute autorité; quand la République, incertaine en ses vœux, ignore ses propres volontés; en ces momens de trouble & de ténèbres, quelle lumière guidera les pas de STANISLAS? Il est, dans le silence même des loix, il est une loi toujours subsistante, qui veille à la conservation de toutes les autres, ou qui les fait renaître de leurs cendres: l'intérêt de la Patrie. C'est la seule désormais que STANISLAS puisse consulter: situation terrible! où le simple Citoyen devient son Législateur à lui-même.

Religion

Religion ſainte ! ſource des vraies vertus, mère des vérités utiles, & de toute morale ſaine & pure ; vous qui donnez l'intelligence aux ſages, & qui, fermant la voie aux paſſions, tracez au citoyen qui balance le chemin de la règle & du devoir, veillez du haut des cieux ſur STANISLAS ! veillez ſur lui : ne ſouffrez pas que le plus zèlé de vos adorateurs ſoit confondu dans la foule des hommes injuſtes : s'il ſe trompe, ah ! qu'une coupable ambition ne ſoit point ſon erreur.

STANISLAS n'eut jamais d'autre penſée, ni d'autre occupation que celle de rétablir la paix : la paix, honorable & digne objet de la confédération de Poſnanie, & l'unique remède de tant de maux. Mais comme le rocher inébranlable qui repouſſe également la mer tranquille & la mer irritée, Charles ne ſe laiſſe émouvoir ni par les cris d'un peuple déſeſpéré, ni par les douces perſuaſions des bons citoyens. L'irruption de la Livonie toujours préſente à ſon eſprit, ſollicite ſa vengeance ; & l'ame d'un Conquérant ſait-elle pardonner ?

Auſſi long-temps qu'AUGUSTE doit régner, auſſi long-temps la Pologne ſera la victime du vainqueur d'AUGUSTE ; & Charles déclare qu'il n'eſt que la chûte de ſon ennemi, qui puiſſe lui faire abandonner un pays qu'il opprime. Que devient STANISLAS en ce moment ? La voix de la patrie déſolée ſe fait entendre ; l'image accablante de tant de maux trouble ſes ſens : entraîné par la compaſſion & la néceſſité, STANISLAS oubliant AUGUSTE & lui-même, preſſe, ſollicite un des enfans

de Sobieski de prendre en main le Sceptre, & de sauver l'État. Il ne pense point à régner; il ne forme point de ligue; il ne se fait point de partisans : ni la confédération qu'il dirige, ni les chefs puissans réunis avec lui, ni le Primat, ne songent à l'élire. Ses vertus furent la seule cause de son élévation.

Avec les qualités que le peuple chérit, il eut celles que les conquérans estiment. Il fut sobre, courageux, actif, infatigable; & dans le sein de l'opulence & du repos, les vaines commodités de la richesse, ou le goût de ces arts aimables qu'il se plaisoit à cultiver, ne purent amollir son ame. Il eut cette mâle franchise, il eut cette éloquence simple, qui dès la première entrevue enchaîna le cœur de Charles XII. Il étoit le seul homme qui dans ces temps de discorde eût conservé des amis, le seul qui *parût destiné par son caractère à concilier toutes les factions*. Sa renommée le montrant à la fortune, conjuroit contre la modération de son ame & la tranquillité de ses jours. Trois Palatins sembloient appelés à régner. Le Primat les propose, & veut les exclure. Il dit : Sapieha fier, impérieux, ne doit pas commander un peuple libre : Lubomirski a passé l'âge de la force & du courage : Leczinski a des vertus, mais sa jeunesse........ Qu'est-ce que la jeunesse de l'homme vertueux? puisqu'il a le sentiment qui supplée à l'expérience, & qui la rend utile. Il est vertueux! il est Roi, s'écrie l'impétueux Charles XII : *Honestus, honestus! fiat Rex.* L'élection de STANISLAS fut donc dictée par cet enthousiasme invincible d'un Héros

Paroles de Charles XII.

juſte, infléxible & victorieux, qu'enflammoit le ſuperbe deſir de couronner la vertu; & moins l'élection de STANISLAS eſt libre, moins elle eſt l'ouvrage de ſon ambition.

Eh! que ſont ces honneurs, & cette ſouveraineté nouvelle qui ſe forme au milieu des orages, dont la puiſſance eſt ſi foible, & dont les malheurs ſont ſans bornes? Qu'eſt-ce que régner dans ces temps de calamités? A peine STANISLAS eſt aſſis ſur le trône, il promène triſtement ſes regards ſur cette terre que la guerre & la peſte ont conſumée. Il frémit en voyant ces hommes qui dans leur orgueil ſe diſent ſes protecteurs, les Suédois non moins redoutables pour ſa Patrie que les Moſcovites, ſemant de tous côtés le ravage & la déſolation. Ému, tranſporté tout-à-coup par un ſentiment auquel il n'eſt pas en lui de réſiſter, il aborde Charles XII. *Reprenez*, lui dit-il, *la Couronne que vous m'avez donnée, ou que mon peuple ſoit reſpecté.*

STANISLAS ne verra point ſon défenſeur & ſon ami devenir le tyran de ſes concitoyens. Loin de lui cette funeſte penſée que ſes ſujets périſſent & qu'il règne. Ses ennemis même ont des droits ſur ſon humanité. Trois Nobles Polonois d'un parti qu'il a vaincu, tremblans & fugitifs, n'ont d'eſpoir que dans ſon ſecours: il devient leur protecteur; il s'arme contre le Suédois implacable qui les pourſuit: il les couvre de ſon corps, comme d'un bouclier: il eſt bleſſé lui-même dans le plus noble des combats; & l'un d'eux percé de coups expire ſur ſon ſein.

Quel douloureux ſpectacle que celui de Titus enchaîné à la ſuite d'Alexandre! STANISLAS porte un cœur humain, & STANISLAS eſt le compagnon d'un conquérant. La fortune captivant ſon ame & ſes vertus, ne lui laiſſe que la liberté de déployer ce courage extraordinaire, par lequel il n'eſt point inférieur à Charles XII. Egaré ſur les pas de la victoire en Saxe, en Lithuanie, & dans toutes les parties de la Pologne, il eſt forcé de mériter cette gloire qu'on acquiert dans les combats, & qu'on doit au malheur des hommes. Il a perdu cinq ans entiers à combattre, à vaincre: il n'a pas encore régné.

Traité d'Altranſtad.

Il n'a pas régné; il ne régnera pas. Envain l'impitoyable Roi de Suéde confirmant par des traités l'excès de ſes vengeances, ſemble aſſurer quelque durée à cette royauté paſſagère. *Le ſage mettra-t-il ſa confiance dans le roſeau qui ſe briſe, & perce la main qui le prend pour appui? Ce roſeau, c'eſt Pharaon roi d'Égypte* (a), dit le Prophète, & ce ſont tous les conquérans.

Conquête de la Livonie.

STANISLAS voit l'orage qui ſe forme dans le lointain. Le Czar auſſi conſtant, peut-être plus actif que ſon rival, & jamais téméraire, compenſe la ſupériorité des talens par la maſſe des forces, par la patience & la ſageſſe. Il exerce ſes troupes dans l'éloignement; il fait, pour ainſi dire, en ſilence des conquêtes utiles. Par-tout où

(a) An ſperas in baculo arundineo atque confracto Ægypto, ſuper quem, ſi incubuerit homo, comminutus ingredietur manum ejus, & perforabit eam. Sic eſt Pharao rex Ægypti omnibus qui confidunt in ſe. *Lib. IV. Reg. C.* 18. ℣. 21.

Charles

Charles n'est pas, il triomphe. Charles paroît, il s'arrête, il s'écarte, il cherche à l'attirer dans ces lieux que lui seul connoît, au milieu de ces terres infécondes qui nourrissent à peine leurs habitans, & dévorent les étrangers.

Charles pouvoit dominer sur l'Europe intimidée, affermir sur des fondemens durables sa nouvelle puissance, & commander à la paix de descendre sur toutes les Nations, depuis les bords du Tage, jusqu'aux rives éloignées du Boristhêne & du Tanaïs. STANISLAS lui fait envisager ces grandes vues ; il veut opposer ce noble frein à l'ardeur qui l'emporte : le Héros indomptable échappe à ses conseils ; & STANISLAS en ce moment, bien supérieur à Charles XII, STANISLAS qui l'avoit égalé par son courage, & qui le surpassé par sa sagesse, est forcé d'attendre au sein de sa patrie agitée, que la Providence ait prononcé son arrêt dans les plaines de Pultawa.

Telle est la balance dans laquelle le Tout-puissant tient suspendus les destins des Empires. Les triomphes amènent les défaites ; ils inspirent le fol orgueil, les projets outrés, & la confiance qui perd. L'art de préparer, d'attendre & d'assurer les succès, l'avantage de craindre enfin, est une ressource immense réservée aux vaincus ; & maintenant, Charles XII abattu, sans pouvoir & sans armées, est heureux de fuir chez l'infidèle Musulman. Dieu donne au Czar victorieux d'élever en sureté les murs de sa ville naissante, de former une marine, des armées, des loix, des mœurs nouvelles, & de créer une Nation. Il ramène dans la Pologne étonnée les Russes triom-

phans : il prend AUGUSTE par la main, & le place une ſeconde fois ſur le trône : il abandonne les vertus de STANISLAS au torrent qui renverſe les orgueilleuſes proſpérités de Charles XII.

Envain l'éloquent Poniatowski ſecondant par ſon habileté le courage opiniâtre de Charles, ſemble avoir tranſmis ſon ardeur au paiſible Sultan qui le reçut dans ſes états. Envain, ſur les bords du Pruth, les Infidèles ſe ſont amaſſés dans leur fureur, comme un tourbillon formé par la tempête : leur armée innombrable environne le Czar de tous côtés ; il ne peut plus échapper : il eſt pris comme dans un filet qui retombe abattu ſur ſa tête. Charles XII accourt pour jouir de ſon triomphe. Eſpérances trompeuſes ! car la main d'une femme * déliera ces nœuds avec la célérité d'une ouvrière habile qui défait en un moment l'ouvrage d'une année, afin qu'on ſache que c'eſt le Seigneur qui ſe joue des projets des conquérans, & que les humaines deſtinées ne repoſent point dans des mains mortelles : Eſpérances trompeuſes ! le ſage STANISLAS ne ſe livre point aux illuſions d'une fortune qui l'a ſi ſouvent & ſi cruellement trahi. Quelle force nouvelle l'arrachant du milieu de Stockolm a donc pu l'entraîner tout-à-coup juſqu'aux derniers confins de l'Europe & de l'Aſie?

* Catherine I. Impératrice de Ruſſie. *Traité du Pruth.*

Le malheur égara Charles à Bender ; la ſoif de la vengeance l'y retint : la vertu ſeule y conduit STANISLAS. Prêt à ſacrifier ſa Couronne aux vrais intérêts de ſa Patrie, il n'oſe jouir de ſa propre modération : il n'oſe être heureux

& tranquille ſans le conſentement de ſon Allié. Ce généreux courage, qui réſiſtoit aux volontés de Charles victorieux, regarde les volontés de Charles vaincu comme des loix ſacrées. Ainſi le Seigneur, impénétrable en ſes deſſeins, ſe ſert de la vertu même pour former un lien indiſſoluble, dont il entoure la ſageſſe & la témérité : il les attache l'une à l'autre ; il les force de marcher unies ; il donne à l'une le conſeil inutile, à l'autre le mouvement qui l'entraîne à ſa perte. Charles penſe qu'en lui ſeul réſide la force des armées, & le deſtin des États. La même main élève STANISLAS ſur le bord du précipice, l'y jette, & l'y retient.

Un vain titre de Roi, que STANISLAS conſerve malgré lui, le pourſuit dans ſa retraite de Deux-Ponts. Une apparente tranquillité couvre des révolutions toujours prêtes à renaître. Deux hommes extraordinaires s'élèvent ſur la ſcène du monde : l'un, c'eſt Albéroni Miniſtre tout-puiſſant d'une Monarchie vaſte, mais épuiſée, à laquelle il croit donner des forces nouvelles, en lui communiquant l'inquiétude de ſon génie : le Baron de Goerts eſt l'autre ; il ſe regarde comme maître de l'Univers, parcequ'il tient dans ſa main le cœur de Charles XII. Le rapport de leurs caractères eſt le traité qui les unit ; & d'un bout de l'Europe à l'autre, ils méditent une conjuration univerſelle qui doit reporter ſur le trône tous les Rois malheureux.

La Providence a preſcrit un terme aux changemens : Charles XII meurt, & l'Europe eſt tranquille. Char-

les meurt ; & STANISLAS, errant, proſcrit, abandonné, n'a plus d'aſile dans le monde entier. Son rival enchaîne l'Allemagne par des traités ; une quadruple alliance unit la France à tous ſes ennemis. Qui le croiroit? Il penſe à chercher une retraite dans l'Empire de ce même Czar, auteur de ſa chûte & de ſes diſgrâces. Il part de Deux-Ponts. Où portera-t-il ſes pas irréſolus? Il part. Une voix s'eſt-elle fait entendre du haut des cieux? les Anges, qui veillent ſur la Lorraine & ſur la Maiſon de nos Rois, ſe ſont-ils proſternés aux pieds du trône céleſte? ont-ils conjuré l'Éternel de diriger ſa marche? ont-ils tracé ſa route, applani les chemins ſous ſes pas? Tremblons qu'il ne ſe détourne. Heureux voyage! la France le poſsède ; & dans ces fortunés momens ſe décide à jamais le ſort de STANISLAS & celui de nos neveux.

Ainſi ſe préparoit ce mémorable événement cher à tous les cœurs François. Que la France ſoit en tout temps l'aſile des Rois malheureux : le monde ſait quelle en eſt la gloire ; & nous éprouvons quelle en eſt la récompenſe.

PRINCESSE, que tant de révolutions ont portée ſur le premier trône de l'Univers, en quels triſtes momens faut-il que je me rappelle ces temps de votre ſplendeur & de vos proſpérités! Heureuſe alors par le bonheur d'un Époux & d'un Père, vous adoriez, dans la paix, le Seigneur qui fit ces grands changemens : maintenant, plongée dans les larmes, & devenue inconſolable, vous nous avez inſpiré de mortelles inquiétudes. Fille malheureuſe autant que mère infortunée, quelle ſituation fut jamais ſemblable

blable à la vôtre! Quand nous nous rappelons en gémissant, les douces espérances que nous formions pour nos neveux, vous pleurez sur la mort d'un Fils. Quand nous rendons un déplorable hommage aux vertus d'un Prince courageux & bienfaisant, qui fut l'admiration du monde & l'amour de son Peuple, vous pleurez la perte d'un Père; & votre cœur, en proie à ses douleurs, rassemble en lui seul tous les maux de la Lorraine & de la France.

Cependant l'heureux STANISLAS, attaché par de si tendres liens à la fortune d'un Roi jeune & puissant, semble avoir fixé pendant quelques années l'inconstance du sort. Il jouit, dans sa nouvelle retraite, d'un loisir honorable, & d'une paix que les agitations de sa vie lui rendent encore plus chère. Le trône qu'il a rempli n'eut pour lui que des amertumes & des peines: sa disgrâce, source de tant de biens, ne lui laisse plus rien à desirer. S'il jette encore quelques regards sur sa Patrie, ces regards sont d'amour pour elle; & son cœur est loin de former des regrets. Il se rappelle les plaies dont elle fut affligée; il en recherche les causes; il en indique les remèdes: * & maintenant ses concitoyens, éclairés par ses réflexions, méditent, pour la première fois, une réforme nécessaire. STANISLAS, du fond de son tombeau, règne encore sur sa Patrie. Les actions des bons Rois, contraintes par les circonstances, peuvent avoir une utilité bornée: leurs pensées transmises aux siècles à venir font tôt ou tard le bonheur des Nations.

* *Observations sur le Gouvernement de Pologne.* Ouvrage du Roi STANISLAS.

Je ne m'étonne plus que tant de lumières & de vertus rendent son nom si cher au monde, & que l'enthousiasme qu'il inspire enfante des prodiges. Sa vie entière, consacrée à la religion, aux arts, à l'humanité, ne présente aux yeux que des occupations respectables. Un air noble & simple, une franchise qui rappelle les anciens temps, des mœurs douces & faciles, je ne sai quel agrément dont il sait si bien accompagner & ses discours & ses actions, ce mouvement d'un cœur sensible dont le desir de plaire n'est que la naïve & fidèle expression; ce desir de plaire, noble passion dont son cœur fut toujours animé, généreux sentiment, quand libre & détaché de l'intérêt personnel, il ne demande, il ne sollicite que cette même bienveillance dont il est l'effet: tout contribue à former & soutenir l'universelle séduction.

Cette séduction universelle, ce concours de tous les vœux l'enlève à sa retraite, & le porte une seconde fois sur le trône qu'il a quitté. Les Polonois sont sans force & sans armée: les Saxons menacent la frontière: les Moscovites s'avancent. Mais STANISLAS paroît dans Warsovie: la Noblesse assemblée ne voit que STANISLAS: tous les périls sont oubliés. Jamais élection ne fut plus unanime. La voix de tous les Palatinats proclame un nom gravé dans tous les cœurs; & peu de jours après, les Polonois forcés d'abandonner leur Prince, s'aperçoivent, dans leur impuissance, jusqu'à quel point le charme qui le suit les avoit enchantés.

Quelle force sa vue inspire aux habitans d'une ville

qu'il a choisie pour son asile! Comment Dantzick, comment ce temple de la paix s'est-il changé tout-à-coup en une forteresse de guerre? Les fossés se creusent; les remparts s'élèvent : une République entière adonnée au commerce, qui la conserve & la nourrit, est comme une armée qui se couvre de ses retranchemens, & qui se formant à des exercices pénibles, connoît un mouvement prompt & régulier. Les Moscovites trouvent des ennemis qu'ils ne connoissoient pas : ils attaquent, & sont repoussés. Les forces rassemblées de la Russie & de la Saxe vont-elles se briser contre ce charme inconcevable que forme la présence d'un Roi chéri? La chûte des édifices, la perte des habitans, la famine dévorante, la mort qui menace de toutes parts, rien n'étonne les courages obstinés; & si le Roi lui-même ne les force de céder à la nécessité, on les verra s'ensevelir sous des ruines.

STANISLAS veut dérober, par sa fuite, une ville qui lui devient si chère, à tous les maux qui la menacent. La crainte de tomber au pouvoir d'un Général barbare, qui met sa tête à prix, ne peut le retenir; il s'éloigne.... En ces déplorables momens un respectable citoyen *, plein d'amour pour son Prince & pour sa Patrie, apprend le départ de STANISLAS. Oh! ciel, s'écrie-t-il, le Roi nous quitte; & que va-t-il devenir? Il dit, & *dans sa douleur, il chancèle, il tombe mort sur les genoux de Poniatowski.*

* Hynnyber.

Lettre du Roi de Pologne à la Reine.

Que va devenir STANISLAS? il n'est plus dans ces temps où la chaleur du sang animoit ses esprits; son âge est voisin de la vieillesse. Mais son ame, qu'une longue

expérience a formée, que la prospérité n'a point affoiblie, revit toute entière dans les adversités. Eh! que feroit-il de plus, si le Ciel lui rendoit la vigueur de ses premiers ans?

Lettre du Roi de Pologne à la Reine.

A peine, avec un doux sourire, il a revêtu les habits grossiers qui servent à son déguisement, tous les malheurs, tous les obstacles se rassemblent & se succèdent. Mais sa confiance est au Dieu qui règle le destin des Empires; & marchant sous sa main puissante, il ne pense pas, en quelqu'extrémité qu'il soit réduit, que son sort soit au pouvoir des hommes. Il déploie à chaque pas ces libres mouvemens, cette gaieté tranquille, cette facilité d'imaginer & d'agir que donne le sentiment d'une si noble indépendance. Tantôt armé d'une rame, il dirige lui-même la misérable barque qui le porte: tantôt enfoncé dans un terrein fangeux, il la pousse de ses propres mains à travers ces roseaux qui se courbent sur sa trace & qui peuvent trahir sa fuite. Il s'avance à la clarté des feux de l'armée ennemie, seuls flambeaux dont la lumière le guide dans sa marche. Souvent il erre seul au milieu de ces marais entourés de Moscovites & de Saxons: il mêle les discours à l'action: il joint les exhortations aux menaces: il subjugue la brutale indocilité de ses guides: il a l'art d'attacher à ses intérêts tous ceux dont il sollicite les secours. Un habitant de ces marais le reconnoît & le nomme. *Oui, c'est moi*, dit-il; *c'est le Roi de Pologne, qui vous devra son salut.* Et cette mâle confiance avec laquelle il enchaîne les cœurs, devient le gage de sa sureté. C'est par elle qu'il anime les soins qu'on lui rend; qu'il inspire le zèle

& la promptitude, & qu'il eſt ſervi dans ſa fuite, comme un Roi ſur le trône. Oh! j'aime à le contempler, toujours ſemblable à lui-même, ſous ce vêtement mal tiſſu qui le confond avec les pauvres habitans des campagnes. Voiles importuns du pouvoir & de la majeſté, vous êtes tombés. C'eſt un homme enfin que je vois; & je le vois tel qu'il eſt. J'obſerve avec tranſport ſa ferme & religieuſe confiance dans les deſſeins du Ciel, ſes imprudences courageuſes, ſon éloquence mêlée de la noble fierté d'un cœur honnête, & de ce don de plaire toujours prêt à le trahir. Et je ne ſai ce que je dois admirer davantage, ou ces étonnantes épreuves de la Providence, qui rend terribles juſqu'aux circonſtances les plus légères; ou ce courage en liberté, qui ſemble ſe jouer au milieu des plus grands dangers.

Ces dangers, ces malheurs ſont enfin terminés: toutes les révolutions ſont épuiſées; une nouvelle carrière va s'ouvrir devant lui. Princes de l'Europe, hâtez-vous de conclure une paix deſirée; hâtez-vous: tranſportez, déplacez, diſtribuez les Empires: que la Toſcane admette, s'il le faut, deux Souverains à la fois: formez un vuide au milieu de vous, afin de faire place aux vertus de STANISLAS; & qu'un bon Roi, nourri dans les diſgrâces, ait un Peuple à rendre heureux.

Aſſez long-temps STANISLAS fut montré aux Nations, comme un ſigne de cette Providence qui gouverne le monde. L'Éternel avoit mis ſur ſon front l'empreinte de ſa puiſſance: les Peuples & les Rois le conſidéroient

avec étonnement, & connoissoient leur dépendance. Maintenant le Seigneur ne veut plus imprimer sur ce front auguste que l'image de sa bonté : les Rois y liront leurs devoirs ; les Peuples, leur bonheur.

SECONDE PARTIE.

STANISLAS, entraîné par la succession rapide de tant d'événemens & de révolutions, s'ignoroit peut-être encore lui-même ; & le monde, témoin de son courage, étoit loin de connoître toutes ses vertus. STANISLAS, Roi d'un État paisible, est enfin rendu à son caractère ; il n'a plus désormais qu'à suivre les goûts de son cœur. O Polonois ! venez le contempler dans le cours d'une administration longue & tranquille : & vous, Lorrains, goûtez à loisir le bonheur que le Ciel vous a préparé par les voies les plus inattendues.

STANISLAS règne ; & portant ses regards d'une extrémité de la Lorraine à l'autre, il cherche avec une tendre inquiétude les maux qui l'ont affligée.

Le premier de ces maux est de changer de Maîtres. Ses derniers Souverains avoient mis leur gloire à réparer les fautes qu'une ambition, ou trop inquiète, ou trop vaste, avoit fait commettre à leurs ancêtres. Ils avoient compris ce doux & desirable avantage de leur situation, celui de pouvoir reposer en paix au milieu des guerres qui ne cessent d'épuiser les grands Empires. Ils recueillirent le fruit de leurs vertus, la reconnoissance & l'amour ; & des larmes amères arrosèrent la trace de leurs pas, quand appelés à de plus hauts destins, ils quittèrent la Lorraine désolée,

Ah ! que ces larmes coulent en abondance, & que STANISLAS les voie couler : que les yeux de ſes Sujets ſoient baignés de pleurs que ſa main doit eſſuyer. A quoi ſervent ces arcs de triomphe qu'on a dreſſés ſur ſon paſſage ? Faut-il que les témoignages injurieux d'une fauſſe joie diſſimulent les vrais & juſtes ſentimens d'un bon peuple, d'un peuple qui regrette le ſang de Léopold, & qui ne connoît point encore STANISLAS ? Un Prince qui veut être aimé, ſe réjouit d'apprendre dès le commencement de ſon règne juſqu'à quel point il peut l'être un jour : le premier de ſes bienfaits eſt de permettre à tous les ſentimens d'éclater en liberté. STANISLAS ſentit qu'un Peuple ſi fidèle à ſes anciens Maîtres, méritoit d'en avoir toujours de ſemblables, & ſon ame fut épriſe de la plus noble émulation.

Qu'il eſt loin de cette humiliante jalouſie qui dédaigne de ſuivre les routes tracées, & d'achever le bien qu'un autre a commencé ! Son cœur ſe complaît au récit des vertus de Léopold : il aime à conſacrer, par ſes travaux, ce nom honoré qui retentit autour de lui de tous côtés : il conſerve, il répare, il perfectionne les monumens qui doivent en éterniſer la mémoire.

Il eſt une vertu que la Religion enſeigne aux Souverains ; une vertu capable de faire germer le bonheur de tous les points de la terre, capable d'embellir aux yeux de chaque homme la place dans laquelle la Providence l'a fait naître ; une vertu qui ſuffit preſqu'au défaut des talens, & qui peut ſeule les rendre eſtimables ; qui diſſipe

les préjugés attachés à la naissance des Princes, & qui rend aussi plus faciles & plus légères les obligations qui leur sont imposées, *la bienfaisance*(a); & Dieu voulut que le plus doux des sentimens qu'il inspire au cœur humain, fût la noble leçon des Rois, & la source de leur véritable gloire.

STANISLAS n'eut point un autre principe de sa vertueuse administration. Il aima son Peuple; il connut ses besoins. Pour affermir le bonheur de ses Sujets, il voulut d'abord étendre l'empire de la Religion. La Religion, dont la lumière guide la raison des Sages, est la seule raison & la seule sagesse du Peuple: elle lui donne des loix simples dont l'application se fait sentir dans tous les momens de la vie: elle lui donne des remords, sentiment, hélas! devenu nécessaire pour balancer les tentations affreuses de l'indigence: elle lui donne des consolations non moins utiles qui se répandent jusque sur les maux qu'aucune ressource humaine ne peut adoucir. *Recueil des Fondations & Etablissemens faits par le Roi de Pologne.* STANISLAS envoie dans toutes les parties de la Lorraine des hommes éclairés, pour répandre les lumières saintes, pour conserver & multiplier dans l'ame des peuples les semences de la Religion & de la vertu; & soit qu'ils versent la rosée du ciel, soit qu'ils distribuent les dons qui leur sont confiés pour le soulagement des malheureux, leur ministère,

(a) Audite verbum Domini, Principes....discite benefacere, quærite judicium. *Isaïe, C. 1. ỿ. 10 & 17.*

contenu

contenu dans ses justes limites, est dirigé par l'autorité des Évêques & des Pasteurs.

STANISLAS sait que les instructions les plus utiles sont celles qui sont données par le Pasteur véritable dans le sein de l'Église mère. Il ne veut pas que les pauvres habitans des hameaux écartés, en soient privés par leur éloignement; & des Églises principales sont érigées dans le centre de leurs demeures. STANISLAS enfin élève en tous lieux des temples à l'Éternel: heureux asiles où le Citoyen tranquille & satisfait célèbre dans la paix de son cœur le cantique de sa reconnoissance; l'infortuné s'y traîne en soupirant aux pieds du sanctuaire, il offre ses infortunes, & revient consolé.

Occupé des choses du ciel, de la piété, de ses œuvres saintes, STANISLAS n'oublie point qu'il a d'autres devoirs à remplir. Ah! s'il l'eût oublié; nous-mêmes, Ministres des saints Autels, nous dirions qu'il n'a pas connu la vocation des Rois. *Dieu s'est assis au milieu de l'assemblée des dieux, & il leur a dit: Veillez sur la veuve & sur l'orphelin* (a).

Dans les étranges vicissitudes de sa vie, STANISLAS a parcouru la terre: il a vu le laboureur trompé dans ses douces espérances, pleurant ses moissons, les fruits de ses honorables travaux que les fléaux du ciel ont ravagés; l'habitant des hameaux ne sachant où reposer sa tête, parceque la flamme a consumé le chaume qui le couvre; les

(a) Deus stetit in synagoga deorum; in medio autem deos dijudicat.... Judicate egeno & pupillo. *Ps.* 81. ℣. 1. & 3.

villes & les campagnes dépeuplées par des épidémies funestes, dont aucun secours n'interrompt les progrès : il a vu les fortunes les plus florissantes ruinées par des pertes imprévues ; le commerçant asservi, dans son impuissance, à l'usure avide qui rend sa ruine plus certaine & plus durable ; l'homme injuste & puissant opprimant le foible, dévorant par d'iniques procès la substance du père de famille & l'héritage de l'orphelin : & de ces maux terribles, il a vu les suites cruelles, le désespoir, les crimes, les ames avilies, rendues insensibles par l'excès de la misère, & les mères dénaturées abandonnant le fruit de leurs entrailles ; & ces infortunés enfans, qui, jettés dans le monde comme dans un desert, exposés aux injures de l'air, au froid mortel des nuits, sans parens & sans protecteurs, semblent livrés dès l'instant de leur naissance à toutes les horreurs de la vie. *Le mal, comme un démon impitoyable, poursuit tous les enfans d'Adam* (*a*) : il circule dans l'air qu'ils respirent, il s'élève de la terre qu'ils habitent, il s'insinue dans toutes leurs veines, il découle de leur propre cœur : il les assiége, les environne, les pénètre dans tous les sens.

Mais non moins active, non moins pénétrante, la bienfaisance de STANISLAS s'agite, se multiplie comme le mal qu'elle veut détruire. Par elle, les enfans délaissés sont ravis aux crimes & aux malheurs auxquels ils étoient

Recueil des Fondations, &c.

(*a*) Occupatio magna creata est omnibus hominibus, & jugum grave super filios Adam, à die exitûs de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ, in matrem omnium. *Eccli. C.* 40. ỳ. 1.

voués; des alimens & des préceptes ſont offerts à leur enfance, des travaux à leur jeuneſſe: elle prépare les ſecours de l'art par qui la fureur des contagions eſt prévenue, ou du moins arrêtée: elle relève les maiſons réduites en cendres: elle enſemence ces terres que les rigueurs des ſaiſons ſembloient avoir condamnées à la ſtérilité: elle érige un tribunal dont les ſages conſeils éclairent l'ignorance qui s'égare, corrigent la fougue imprudente des haines, encouragent le foible qui tremble; &, ſans tribut, ſans récompenſe, aſſurent également l'empire de la juſtice, ſoit qu'ils en provoquent ou qu'ils en ſuſpendent les déciſions: elle offre, par des emprunts faciles, une reſſource ſans danger au commerce prêt à périr.

Enfin, d'où peut naître la misère? par quelle voie s'inſinuera-t-elle dans le ſein des familles? Cherchez, imaginez. Une année de ſtérilité frappera toute une province; & la libre circulation n'a point encore rendu les tréſors de la France communs entre tous ſes enfans: des magaſins ſe forment, qui, s'ouvrant aux beſoins du peuple, maintiendront le prix modéré des grains. Une maladie extraordinaire peut affliger un père de famille; la guériſon eſt difficile; les talens ſont rares: des récompenſes ſont aſſurées pour appeler les ſecours des Médecins les plus habiles. Que voulez-vous encore? Il eſt des événemens au-deſſus de la prudence humaine; & comment prévenir des maux qu'on ne peut pas prévoir? STANISLAS éprouve dans ſa bienfaiſance une ſorte d'inquiétude qui ne lui permet pas d'être tranquille ſur le ſort de ſes

ſujets : des fonds ſont établis, reſſource préparée contre *les maux imprévus, & pour le Noble & pour le ſimple Citoyen, & pour l'Artiſan & pour le Laboureur, & pour le Journalier indigent.* STANISLAS ſe reproduit par ſa bonté, dans la Lorraine entière : ſon ame ſe répand dans les villes & dans les campagnes, dans tous les rangs & dans tous les états. Il deſcend, comme un eſprit conſolateur, dans le ſein de tous les malheureux : il voudroit bannir de la terre les infortunes de tous les genres, les bannir pour tous les ſiècles : il perpétue d'âge en âge des bienfaits qui s'écoulent toujours trop vîte, & laiſſent renaître la miſère après eux. Par-tout où ce bon Prince fait quelque ſéjour, il fonde des hôpitaux, des maiſons de charité : on diroit que du milieu de ſes palais, & parmi le bruit confus du cortége qui le ſuit, il entend le plus foible cri qui s'échappe du cœur du pauvre. Quelle eſt la plaie qu'il n'ait pas voulu guérir? quel eſt le bien qu'il n'ait pas voulu faire? La poſtérité ſera tentée de croire qu'il fut le plus riche des Souverains ; & notre ſiècle a connu des particuliers plus opulens que lui. Mais que ne peut la ſage économie, quand elle eſt dirigée par la bonté? Et peut-être auſſi l'habitude des malheurs l'a rendu plus habile dans l'art de les ſoulager. Les traces de ſes pas furent marquées par ſes bienfaits ; & chaque année étoit l'époque de quelqu'établiſſement reſpectable.

Ainſi, la vraie bienfaiſance étend les limites de la Royauté. STANISLAS n'eſt pas ſeulement le Roi, le père & l'ami de ceux qui l'environnent ; une domination &

plus

plus vaste & plus noble, forme la véritable majesté de son rang. O Rois! combien de différentes destinées reposent à l'abri de votre puissance! ceux que vous n'avez point connus, que vous ne connoîtrez jamais, sont la plus précieuse portion de vos sujets. Qu'on mette tout-à-coup d'un côté ce petit nombre de courtisans assidus, qui semblent vouloir intercepter vos regards, & de l'autre cette foule de peuple qui vous sert dans l'éloignement & dans l'obscurité; si quelqu'homme insensé vous disoit: Tous vos enfans sont autour de vous; ce sont ceux-là, ceux-là seulement qu'il faut combler de vos faveurs: jugez vous-même, & voyez dans quelles bornes étroites il resserreroit votre Empire.

Stanislas, en veillant au bonheur de son peuple, ne dédaigna point l'éclat de cette magnificence qui règne au sein des Empires florissans, & forme la splendeur du Trône. Il est une magnificence qui devient une partie de la bonté des Princes, parcequ'elle emploie utilement les hommes indigens, parceque le peuple qui chérit le lieu de sa naissance, aime à le voir embelli par la générosité de ses Maîtres, parcequ'il jouit lui-même des palais élevés près de sa chaumière. Combien d'édifices publics, combien de monumens superbes ont immortalisé le règne de Stanislas! & avec quelle douce joie il voyoit son Peuple concourir à la splendeur des fêtes qu'il étaloit à nos yeux surpris! La plus grande partie de ses trésors fut consacrée à l'exercice de sa bienfaisance: l'autre en devient l'ornement. Il aime à décorer les temples, les hôpitaux,

& les places dans lesquelles le peuple rassemblé goûte quelques momens d'un repos salutaire. Il est semblable, en sa profusion, à l'éternelle Providence, dont un Ancien disoit : *Elle n'a pas pourvu seulement à nos besoins ; elle a pris encore soin de notre félicité.* Les vieillards attendris ne reconnoissent plus leur première patrie ; & ils s'écrient dans leurs transports, ces dignes citoyens qui pleuroient leurs anciens Maîtres : Quel est ce nouveau Roi que le Ciel nous a donné ? il enfante des prodiges ?

Senec. de Benef. Lib. IV. C. V.

Tous les arts, toutes les sciences contribuent à l'embellissement de cette terre qui semble être devenue le séjour du bonheur. La même bienfaisance se répandant sur tous les objets utiles, place à côté des temples & des hôpitaux, les bibliothèques, les écoles, & les académies.

Que ceux qui regardent les lettres & les sciences comme le vain amusement de quelques hommes instruits, sont loin d'en connoître le prix & l'étendue ! A mesure que les connoissances se perfectionnent, elles adoucissent les mœurs ; elles assurent le règne de l'humanité. L'éducation plus commune & mieux dirigée, détruit les préjugés & les vices, qui font le malheur des États. L'art de rendre les hommes vertueux, étudié dans chaque famille, s'enrichit des découvertes de toutes les générations. Fénelon dicte aux enfans des Rois les leçons de la sagesse. Les Princes, devenus plus éclairés, favorisent à leur tour les progrès des lumières & des vertus : une politique plus humaine & plus savante, ramène les loix à leur véritable objet, le bien des peuples : les guerres sont plus rares,

& moins cruelles : le commerce, ſource féconde d'une richeſſe eſtimable, étend ſes communications d'un bout du monde à l'autre : les Peuples & les Rois connoiſſent mieux leurs obligations : l'ambition des Grands eſt réprimée, & n'enfante plus les révoltes : l'autorité devient douce & bienfaiſante : le Trône s'élève comme un arbre ſacré, qui protège l'induſtrie & la liberté : la Religion, mieux connue, développe les leçons de ſa morale ſaine & pure : la Religion, qui répandit les lettres & les ſciences parmi tous les peuples dévoués à ſon culte, s'embellit des lumières qu'elle a fait naître. Toutes les vérités ſont ſaintes ; *elles repoſent dans le ſein de l'Éternel ; elles en deſcendent* comme la roſée du ciel, qui donne à la terre la vie & la fécondité. Ne nous laiſſons point décourager par les erreurs dont les talens ſont quelquefois accompagnés ; les erreurs ſe détruiſent, & les vérités reſtent : le danger des ſciences eſt dans leur abus ; les grands & les riches peuvent les faire ſervir d'inſtrumens à la corruption : leur utilité véritable eſt pour la multitude. Oh ! puiſſent, pour le bonheur du monde, toutes les vérités être connues, toutes les vertus honorées ; & la Religion, vertu ſublime, immortelle vérité, couronner un jour tous les travaux de l'eſprit humain !

Jac. C. 1. ỳ. 17.

Et ne croyez pas, qu'emportés par le zèle de cette Religion ſainte, ou par l'amour des ſciences, nous puiſſions nous livrer en ce moment à des diſcuſſions étrangères. Ce que STANISLAS penſoit, ce qu'il écrivoit lui-même, nous vous le répétons aujourd'hui. STANISLAS

a consigné son ame toute entière dans ses écrits. Il encouragea, cultiva les sciences & les lettres; il plaida lui-même leur cause. Dominé par sa bonté, comme les autres hommes peuvent l'être par les passions les plus impérieuses, ce vertueux Prince croyoit que les sciences doivent perfectionner les hommes & les nations, en les ramenant sous l'empire de la Religion & de la vertu. Que si cette douce confiance dans les progrès de la raison humaine n'étoit qu'une erreur, ah! ce seroit l'erreur d'une ame vraiment bonne, qui n'imagine même pas que le mal puisse naître dans le sein d'un homme éclairé. Toutes nos réflexions ne sont que les maximes que STANISLAS a consacrées par son exemple & par ses ouvrages. L'Histoire de ses pensées devient le véritable & le plus bel éloge de son gouvernement.

Oeuvres du Philosophe bienfaisant. Tom. IV, p. 320, & suiv.

Au milieu de tant de monumens érigés à la Religion, aux arts, à l'humanité, STANISLAS eut le plaisir & la gloire d'élever une statue à celui par qui tous ces établissemens devoient recevoir une nouvelle & immortelle vie, à Louis son protecteur, son gendre, & son successeur; Louis, dont les bontés avoient déja prévenu les vœux & assuré le bonheur des Lorrains. Depuis long-temps adoptés par ses bienfaits, ils étoient devenus nos concitoyens. Son cœur a les vertus qu'ils chérissoient dans STANISLAS: doux, humain, bienfaisant, ami de la justice & de la modération, il a su sacrifier également ses avantages ou ses espérances, au desir de rendre la paix à son peuple. STANISLAS lui devoit sa puissance & son bonheur,

Confirmation par le Roi des Etablissemens faits en Lorraine par le Roi de Pologne.

&

& Stanislas goûta ce bonheur encore plus doux d'éterniſer les vertus de ſon bienfaiteur par les témoignages éclatans de ſa reconnoiſſance.

O jours fortunés ! quelle ſplendeur vous répandiez ſur la fin de ſa courſe ! Les Étrangers témoins des merveilles de ſon règne, les Étrangers attirés par le bruit de ſes vertus venoient conſidérer dans ſon repos cet Homme fameux par tant de révolutions, & ils diſoient : *Ses vertus ſont encore au-deſſus de ſa renommée : heureux ſes ſujets, & ſes ſerviteurs : heureux tous ceux qui lui ſont attachés, parcequ'ils entendent les paroles de la Sageſſe* (*a*). Je l'ai vu, ce Prince vénérable, tranquille & ſatisfait au milieu de ſa Cour & de ſon Peuple : il étoit comme un de ces Anges tutélaires envoyés de Dieu même, pour veiller au ſalut des Empires. Je puis dire que le ſentiment que ſa vue inſpiroit n'avoit rien de ce reſpect terrible que la majeſté des Rois ſemble commander au reſte des hommes. C'étoit une vénération mêlée de confiance, d'admiration & d'amour : c'étoient les plus tendres ſentimens de nos cœurs qui ſe confondoient pour lui rendre hommage. Ses regards ſe repoſoient avec une ſorte de complaiſance ſur tous ceux qui s'empreſſoient autour de lui : il ſembloit ſourire en ſilence au bonheur public, comme à ſon ouvrage. Sans doute, en ces momens, le ſouvenir des biens qu'il avoit faits s'élevoit dans ſon ame.

(*a*) Major eſt ſapientia tua & opera tua, quàm rumor quem audivi. Beati viri tui, & beati ſervi tui, qui ſtant coram te ſemper, & audiunt ſapientiam tuam. *Lib. III. Reg. C.* 10. ℣. 7. & 8.

La conſcience d'une vie entière conſumée dans une ſuite d'actions vertueuſes, eſt le plus noble entretien, & le véritable ornement de la vieilleſſe.

Si les cœurs des bons citoyens s'attendriſſent en contemplant la félicité publique, & ſi des larmes de joie tombent de leurs yeux, combien l'impreſſion en eſt & plus pénétrante & plus vive pour ceux qui en ſont les auteurs! O ſublime avantage de la condition des Rois! un ſeul homme peut ſe dire à lui-même: Ce peuple entier eſt ma famille, tous mes concitoyens ſont mes enfans; *ils ſont heureux ; & je le ſuis.* Et c'étoient les paroles de STANISLAS, les paroles qu'il ſe plaiſoit à répéter. Au ſeul nom de la vertu, au ſeul récit de quelque action eſtimable, (ô vous tous qui l'avez connu, ſoyez mes témoins!) ſon cœur éprouvoit de douces palpitations: une rougeur ſubite couvroit ſon viſage: un feu plus vif éclatoit dans ſes regards: des mouvemens involontaires trahiſſoient ſes vertueuſes affections; & ces expreſſions ſi vraies de la bonté la plus touchante & la plus pure, devenoient le ſoulagement néceſſaire d'une ame pleine d'humanité, dont le ſentiment a beſoin de s'exhaler.

Je dirai même, que telle étoit la libre énergie de tous ſes ſentimens, qu'ils ſe produiſoient le plus ſouvent avec quelqu'impétuoſité. On liſoit ſur ſon front toujours ouvert, il annoncoit par ſes mouvemens, il avouoit par ſes diſcours, toutes les impreſſions qui l'agitoient; & juſque dans ſes dernières années, il a conſervé cette action vive & franche qui ne lui permit jamais de diſſimuler l'état

de ſon cœur. Eſt-il pour des ſujets un ſpectacle plus intéreſſant & plus doux, que celui du cœur de leur Souverain? C'eſt là qu'eſt fixé le ſort de leurs jours. Tout ce qui s'y paſſe eſt important pour eux: une ſeule penſée du Prince eſt l'agitation de ſon Empire; & la connoiſſance de ſon caractère & de ſes vertus, eſt par elle-même le gage de la confiance des peuples, & le commencement de leur bonheur.

J'ignore quelle idée notre ſiècle ſe formera de ce Prince vertueux & bienfaiſant. Malheur à nous! ſi les hommes qui firent le plus de bien à leurs ſemblables, n'étoient pas comptés au rang des plus grands hommes. Ne ceſſerons-nous jamais de célébrer le nom des Conquérans, le nom de ceux qui font les malheurs de la terre? Oh! ſi Dieu nous donnoit des Rois pareils à ceux que nous louons! *O Éternel miſéricordieux! traitez-nous ſelon vos miſéricordes; & que* nos préjugés ne montent pas jusqu'à vous! Des Rois bienfaiſans, & bien aimés, voilà ceux qui ſont vos images ſur la terre, & qui font le bonheur des Nations. STANISLAS aima ſon peuple, & STANISLAS en fut aimé. Qu'il ſoit à jamais le modèle des Rois, l'amour & l'admiration du monde.

Ce n'eſt point du milieu des Palais, du ſein des foyers tranquilles habités par les riches, que s'élève la renommée des Rois: ce n'eſt point de là que ſort le jugement qui conſacre leur mémoire, & qui commande à la poſtérité. Cette renommée terrible émane du cœur du pauvre: les maiſons ſimples des Villes, les chau-

mières qui composent les Hameaux, enferment les voix qui la répètent. Allez, visitez les demeures de l'indigent : étudiez ses sentimens qu'un langage grossier exprime avec franchise ; c'est lui qui par ses plaintes, ou par sa reconnoissance, dicte à l'histoire ce qu'elle doit raconter dans tous les siècles.

Qu'on parcoure donc maintenant les Villes & les Campagnes de la Lorraine désolée : *Qu'on interroge le chaume qui couvre le toît de la cabane, & que la pierre de la maison du Citoyen rende témoignage.* Au premier bruit du plus étrange, comme du plus funeste accident, à peine on apprend que les jours de STANISLAS sont en danger, toutes les maisons en un moment sont abandonnées : tous les citoyens en larmes viennent assiéger ce Palais, unique asile de leurs espérances & de leurs craintes ; & là, dans l'attente & dans l'effroi, règne un silence vaste, interrompu par de soudains gémissemens. On ne voit rien d'outré ni de faux dans une douleur si générale & si juste : tous les visages portent l'empreinte des plus cruelles inquiétudes, tous les esprits sont accablés.

Habac. C. 2. ỷ. 11.

STANISLAS ne se dissimule point son état : il envisage l'étendue du mal, la foiblesse d'un sang qui ne peut plus se renouveler, & ce poids fatal des années sous lequel la nature succombe. De ce moment même ce bon Prince renonçant à la vie, & ne songeant qu'à la perte que son peuple va faire, ordonne aux Medecins de répandre des nouvelles plus heureuses. Le desir suspend la crainte, & fomente la crédulité publique. STANISLAS prolonge

prolonge le bonheur de ses sujets au de-là de ses propres espérances. Il a le courage d'étouffer les tourmens que lui cause le traitement de la plaie la plus profonde & la plus douloureuse : il épargne à tous ceux qui lui sont attachés, jusqu'à la crainte de le perdre ; & sa mort l'enlevant au milieu de la sécurité universelle, est le premier malheur qu'il leur ait jamais fait éprouver.

Quel désespoir alors s'empare de tout un peuple infortuné ! La foule des citoyens pénètre dans tous les appartemens ; ils veulent voir leur Roi, qui leur est ravi, le disputer, l'arracher à la mort même. La douleur les a tous égarés : ils veulent mettre en pièces d'innocens domestiques qui n'ont pu prévenir le plus grand des malheurs. Ils redemandent STANISLAS en frémissant, à tous ceux qui furent chargés de veiller au soin de sa santé. La perte d'un vieillard de quatre vingt-neuf ans est affreuse & nouvelle, comme celle du meilleur Prince enlevé dans la fleur de son âge. Un peuple entier trompé par sa longue vie, & sur-tout par ses bienfaits, s'obstine à le regarder comme immortel, & ne croit pas que tant de vertus puissent être enlevées à la terre.

Quel Citoyen aura le triste courage de prononcer son éloge & son nom ? Quelle voix ne sera point étouffée par le sentiment d'une si grande perte ? Les Pasteurs montent en chaire, fondent en larmes, & les paroles expirent sur leurs lévres : leurs larmes & leur silence ; voilà le seul langage qui leur reste, & les accens de la douleur retentissent dans les voûtes sacrées, comme des

hurlemens lamentables. Lunéville a vu la moitié de ses habitans sortir de son sein ; ils ne peuvent se séparer du Prince qu'ils ont perdu, ils accompagnent son corps jusqu'aux portes d'une Ville éloignée qui doit le conserver à jamais dans un tombeau. Et pendant ce voyage déplorable, on n'entend que d'affreux gémissemens. On distingue, à la lueur des flambeaux, de malheureux citoyens qui s'arrachent les cheveux ; d'autres qui s'attachent dans leur douleur aux roues du char ; & les pas des chevaux sont embarassés par une foule désespérée qui se jette au devant d'eux pour retenir encore, s'il est possible, ces dernières & tristes dépouilles d'un Souverain qu'ils ont tant aimé. La même désolation couvre la Lorraine entière ; ses villes & ses campagnes sont dans le deuil, & le cri du malheur s'élève du sein de mille familles inconsolables.

Qu'importe donc à sa mémoire ce tribut d'honneurs qu'on rend aux cendres de tous les Souverains ? Les pleurs de ses sujets ont coulé sur sa tombe : la voix de la reconnoissance & de la vérité, s'est fait entendre dans l'Europe entière : le souvenir de ses vertus est la pompe & l'ornement de ses obsèques.

Hélas ! ce souvenir même est passager, & périssable comme lui. Le bruit de ses vertus, de ses bienfaits, son nom même, & tout ce qui tient à l'humanité, sera la proie du temps & de la destruction. Vous seule, ô Religion sainte, vous seule rassemblant vos Pontifes autour des saints Autels, présentez à nos regards de consolantes & d'utiles

ſolemnités. C'eſt le ſang de l'Agneau prêt à couler, qui doit animer ces vaines & impuiſſantes repréſentations. Jeſus-Chriſt a publié *le Teſtament de gloire qui révèle les demeures éternelles, & dévoile les nouveaux cieux & la nouvelle terre, où la juſtice habite* (*a*). Que le monde entier oublie que STANISLAS fut un grand homme, & un grand Roi : mais que le Juge ſuprême ſe ſouvienne dans ſa clémence que ſon courage fut la réſignation d'un chrétien qui s'abandonne aux deſſeins de la Providence, & ſa bienfaiſance, l'exécution de la loi ſainte qui fut donnée à tous les hommes. L'Éternel n'a point rejetté ces prières ardentes que STANISLAS répandoit chaque jour en ſa préſence, proſterné juſqu'à terre aux pieds du Sanctuaire. La grâce qui l'avoit prévenu dans ſes jeunes années, ne l'a point abandonné dans ſes derniers momens. STANISLAS, au milieu des pleurs & des ſanglots de tous ceux qui l'environnoient, a reçu les conſolations que l'Égliſe offre à ſes enfans, avec cette paix que l'ame des juſtes connoît, & que le monde ignore ; & la victime étoit ſanctifiée depuis long-temps, quand la mort s'avançant comme un feu dévorant, a conſumé l'holocauſte.

Pontife du Dieu juſte, offrez ſans frayeur le ſacrifice redoutable. Et s'il reſte encore quelques fautes à expier dans le cours d'une vie ſi vertueuſe & ſi pure, rappelons-

---

(*a*) Novos verò cœlos, & novam terram ſecundùm promiſſa ipſius expectamus, in quibus juſtitia habitat. 2. *Petr. C.* 3. ℣. 13.

nous ces paroles consolantes du Sage: *La Charité couvre la multitude des fautes* (a). Et vous, Chrétiens, en quelque rang, en quelqu'état que le Ciel vous ait placés, apprenez à respecter les décrets de la Providence dans les événemens de votre vie, à faire aux hommes tout le bien que Dieu mit en votre pouvoir, & à pratiquer la Religion sainte qui doit être la source de votre confiance, de vos vertus, de votre bonheur.

(a) Universa delicta operit Caritas. *Prov. C.* 10. ℣. 12.

Approbation du Censeur Royal.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier l'Eloge funèbre de Stanislas I. Roi de Pologne, prononcé par Monseigneur l'Evêque de Lavaur. Cet éloquent discours répond à la grandeur de son sujet. On ne peut célébrer plus dignement les vertus d'un Monarque qui a été le modèle des Rois, l'honneur de l'humanité, l'ornement, le soutien & l'exemple de la Religion. A Paris, ce douze Juin mil sept cent soixante-six.

RIBALLIER, *Syndic de la Faculté de Théologie.*

